

# La danse à l'écoute d'une langue naufragée

## Collection « Hypothèses »

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

*Christine Loisel-Buet*

# La danse à l'écoute d'une langue naufragée

Collection « Hypothèses »

The logo for the publisher Érès, featuring a stylized lowercase 'é' with a horizontal line through it, followed by the letters 'rès' in a bold, sans-serif font.

Arcanes

## Remerciements

Cet écrit est né de rencontres. Au-delà de l'échange de mots et d'idées, rencontres de personnes, croisements de chemins, résonances de mouvements. Importance d'un regard, d'un geste, d'un sourire, de cet espace qui tout à la fois nous sépare et nous relie, aire vacante où va pouvoir se déplier une parcelle d'ombre. Avant toute parole, c'est une musique de corps, peut-être l'esquisse d'une danse, qui va naître du murmure lancinant de ce qui nous traverse et erre en quête d'auteur...

L'écriture suit et révèle le mouvement propre à ces rencontres et à ce qu'elles ouvrent dans l'aire du traumatisme. Elle se rebelle devant la ligne droite, et quoi que tente l'auteur, ne progresse qu'en spirale...

De même que l'on n'avance pas seul dans l'aire du trauma et que le transfert s'y déploie en des cercles de plus en plus larges, de même j'ai écrit, reliée à la présence chaleureuse et stimulante de personnes soutenant une parole ancrée au corps, et portée par des mouvements d'ensembles qui dessinaient peu à peu l'espace d'un texte.

Et c'est une ronde qui s'est formée, au rythme d'une comptine très simple venue de l'enfance. Une ronde qui ouvrait le cercle pour laisser entrer du nouveau... « Entrez dans la langue, voyez comme elle danse... » Merci à tous ceux qui m'ont ouvert la ronde.

Merci avant tout à Jean-Max Gaudillière et à Françoise Orrière, sans qui cet écrit n'aurait pas vu le jour. Tout le temps nécessaire, ils l'ont soutenu et enrichi de leurs questions, et auraient pu faire leur, cette injonction du danseur Jérôme Andrews : « Don't try, do it ! »

Merci à « François » pour son « collier de langage ».

Merci à Fred Loisel pour les espaces sonores qu'il m'a ouverts.

Merci à Vivianne Bory, à Jean Cooren et à Françoise Davoine pour l'élan sur le chemin.

Merci aux trois groupes avec lesquels s'est déployée une « formation d'ensemble » :

- l'équipe des thérapeutes de Somain, et plus particulièrement : Anne Deschildre, Thérèse Duhin-Alt, Monique Flinois et Marie-Chantal Salin, anciens « enfants-guerriers » ;
- le groupe « Corps et Impro », qui s'aventure avec moi chaque semaine dans la danse ;
- les participants au séminaire de F. Davoine et J.M. Gaudillière, et au « café du vendredi ».

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

*Les petites écervelées*

Annie Busin, plasticienne, Lille

ISBN : 2-910729-46-X

© Éditions Arcanes, Apertura, 2004

16, avenue de la Paix - 67000 Strasbourg

Version PDF © Éditions ères 2012

ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1898-4

Première édition © Éditions ères, 2004

33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

**www.editions-eres.com**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Table des matières

CHAOS .....	9
<i>Une approche de la catastrophe du symbolique</i> .....	9
<i>Les effets d'une telle catastrophe</i> .....	11
Une coupure radicale et un défaut de maillage .....	11
Une souffrance blanche .....	13
Une impossibilité d'inscrire .....	14
<i>Comment travailler en rapport avec ces choses retranchées, hors des jeux du langage, quand « l'outil du nom » est cassé ?</i> .....	15

### **À travers des effets de corps, une quête d'adresse et d'un lieu pour inscrire**

LE CORPS, LIEU DE CE QUI EST MONTRÉ .....	19
<i>Histoire de François, les prémisses d'un conte</i> .....	19
La rencontre .....	19
Le temps de l'errance .....	21
À partir d'effets de corps, un tournant dans la thérapie .....	22
Le conte : un passage à une langue vivante .....	24
<i>C'est par le corps que passe la trace empêchée de ce qui erre en attente de s'inscrire</i> .....	25
Montrer l'impossible à dire .....	26
Constituer de l'autre .....	27
De quel corps s'agit-il ? .....	28
<i>Le problème n'est pas de témoigner, mais de transmettre et d'inscrire</i> .....	30
Les manifestations du corps ne doivent pas être ignorées.....	30

Un exemple : Raoul .....	31
Accueillir et transformer le trauma .....	33
LE CORPS, INSTRUMENT DU TRANSFERT.	
DES REPÈRES VENUS DE LA DANSE CONTEMPORAINE.....	35
<i>Un « corps à plusieurs »</i> .....	35
<i>Le miroir corporel</i> .....	36
Des effets de résonance .....	36
Des effets de tensions .....	38
<i>Danse et miroir corporel</i> .....	39
Privilégier l'écoute des rapports .....	39
Pulsations .....	41
Un corps traversé par la présence d'un autre .....	42
Ce que dit Axel .....	44
Répétitions .....	45
Durée .....	47
Présent .....	49
<i>Le thérapeute et la thérapie,</i> <i>une qualité de mouvement propre à l'aire du trauma</i> .....	50
Chuter .....	50
Assouplir .....	52
Répéter .....	54
Entendre en mouvement.....	56

### **L'amorce d'une transmission et le passage à une langue vivante**

LE CORPS, POINT D'ARTICULATION ENTRE UN TEXTE ARRÊTÉ ET UNE LANGUE VIVANTE .....	61
<i>La mémoire traumatique</i> .....	61
Une perspective inversée .....	61
Une mémoire actuelle et « en bloc ».....	63
<i>Édifier un lieu, espace imaginaire et sacré, où l'âme est chevillée au corps...</i>	65
Un espace qui ne permet pas une approche directe .....	66
Une recherche de liens à travers le chaos et les points de rupture .....	67
Les <i>Contes des mille et une nuits</i> :	
un rythme et des histoires arrimés aux corps et aux légendes .....	69
« Le livre d'un homme seul » .....	71
Un corps qui va guider un texte en voie d'advenir .....	72

<i>Émergence d'une fiction comme élaboration théorique</i> .....	74
« Inventer des histoires pour digérer la mémoire » .....	74
La langue, une matière à mettre en forme .....	75
Une empreinte sonore .....	76
Écuyer plus que thérapeute .....	79
RÉCIT DU CONTE .....	81
<i>Prélude</i> .....	81
<i>Premier épisode : « Le collier magique »</i> .....	83
<i>Deuxième épisode : « Le désert »</i> .....	88
<i>Troisième épisode : « Le fantôme »</i> .....	92
<i>Quatrième épisode : (sans titre)</i> .....	95
<i>Cinquième épisode : « Encore le fantôme »</i> .....	97
<i>Sixième épisode : « Le trésor »</i> .....	98
CONCEPTUALISATION D'UN POINT DE PASSAGE,	
UN LIEU DE LANGAGE À CRÉER.....	103
<i>La parole dans l'aire du trauma</i> .....	104
La parole du thérapeute .....	104
Un vocabulaire hors d'usage .....	106
Un savoir retranché .....	109
<i>Créer un praticable où la parole pourra s'exercer</i> .....	110
L'usage des mots a besoin d'être soutenu par un sol .....	110
« L'histoire chantée » .....	112
Grommeler .....	115
Un sol au carrefour de plusieurs éléments .....	116
Non seulement tisser des liens, mais aussi disjoindre des éléments :	
« axe en creux » et « temps-mosaïque » .....	117
<i>La langue dans une autre perspective</i> .....	119
Créer un troisième terme, « point en fuite »	
entraînant un déséquilibre qui fait mouvement .....	119
Prendre en compte les mouvements	
entre plusieurs positions virtuelles .....	121
<i>La transmission se joue sur l'arrête vive d'un paradoxe</i> .....	123
Devenir l'auteur d'un passage, et non pas le maître .....	123
Un paradoxe plutôt qu'une contradiction .....	124
<i>Concevoir la folie comme un personnage traversant,</i> <i>et orienter notre démarche autour de la question de l'efficacité symbolique</i> ....	126

## Traumatisme et champ social

UNE MISE EN MOUVEMENT DE LA PAROLE DANS L'ESPACE PUBLIC .....	131
<i>Espace privé, espace public</i> .....	131
Après l'événement, les mots des autres .....	131
Prendre en compte la « consistance historique » du sujet.....	133
<i>C'est à partir d'un réseau de liens que le thérapeute s'avance dans l'aire du trauma</i> .....	135
Les effets de transfert décalés.....	136
La formation d'ensemble .....	139
La constitution de la Loi .....	140
<i>Trauma et champ social</i> .....	143
Un espace qui a à voir avec la terre des ancêtres.....	143
Des conséquences à assumer dans les institutions .....	144
<i>Repérer le contexte dans lequel les mots s'articulent</i> .....	146
Thibaut, l'histoire d'une confusion des discours.....	146
La subjectivité dans le champ social .....	151
LE TRAUMATISME ET LES SYSTÈMES DE PENSÉES ACTUELS .....	155
<i>L'information objective n'a pas de pertinence dans l'aire du trauma</i> .....	155
L'illusion du rétablissement des faits .....	155
Tisser un maillage .....	157
<i>Les systèmes de classifications diagnostiques actuels</i> .....	159
Une langue à usage unique .....	159
Écrêter la langue et l'histoire .....	161
<i>Une confusion entre « traiter une personne » et « le traitement social d'une personne »</i> .....	163
Une perspective administrative et économique .....	163
Le critère de mise aux normes sociales .....	164
<i>Quel usage fait-on des théories ?</i> .....	168
Les glissements opérés par l'énonciation .....	168
L'impasse d'une vision partisane établissant « un tout ».....	169
La mise en forme symbolique, nécessaire, passe par l'imaginaire .....	170
Traiter les théories comme des fictions multiples, et travailler sur leurs rappings .....	172
POUR CONCLURE.....	175
<i>Une perspective comptable</i> .....	175
<i>La mémoire traumatique dans la cité</i> .....	177
<i>La subjectivité, une valeur scientifique</i> .....	178
BIBLIOGRAPHIE .....	181



« Sans doute faut-il parler au nom des naufragés.  
Parler en leur nom, dans leur silence,  
pour leur rendre la parole. »

Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*

« Le vide, l'amant de toute danseuse... »

Françoise Orrière, danseuse



## **Chaos**

### **Une approche de la catastrophe du symbolique**

« Je suis incapable, sans tomber dans un pathétique faux, de m'adapter à ce qui lui est arrivé. Mais aussi je suis incapable de m'en détacher. Pour moi, mon père était celui dont j'avais tel ou tel souvenir. Qu'il ait fini nu dans le gaz toxique, se débattant pour trouver une issue, cela rend tous ces souvenirs futiles jusqu'à les invalider. Il reste que je ne saurais les remplacer par d'autres, ni les effacer. Je ne parviens pas à faire le lien, il y a là un intervalle béant [...]

La difficulté réside dans l'incompatibilité des affects[...] Dans mon souvenir je vois mon père soulever poliment son chapeau dans la rue, et dans mon imagination je le vois crever misérablement, assassiné par les gens qu'il saluait dans la Neubaugasse, ou du moins par leurs semblables. Entre les deux, rien [...]

Je peux arriver à éprouver des sentiments justes pour mon père en vie ou pour mon père mourant, mais je suis incapable de les réunir et de les éprouver en même temps vis-à-vis de sa personne unique et indivisible [...] Aucune nécessité n'assure la cohérence de ces images fragmentaires et disparates de mon père, de sorte que cela ne donne pas une tragédie, mais seulement des rapprochements désemparés qui tapent dans le vide ou s'épuisent dans la sentimentalité » (Klüger, 1997).

Certaines personnes ont rencontré dans leur histoire une catastrophe de ce qui fonde l'humain (inceste, meurtre, torture, déportation...). Elles ont dû vivre l'effondrement des lois fondamentales qui ordonnent les rapports entre les hommes et garantissent les bases du langage. Cet effondrement a entraîné une rupture de la transmission, et l'impossibilité d'inscrire ce qui se trouve dès lors condamné à l'errance. Les psychanalystes parleraient de situations où le Réel fait irruption. On peut également parler de « catastrophe du lien social » ou de « catastrophe du symbolique <sup>1</sup> » pour ces naufragés du langage. De telles situations mettent à mal le sujet, comme si une part de lui restait emprisonnée dans un impossible à symboliser, à relier, à transmettre, et à oublier. Cette part « hors sujet » passe intacte par le corps, elle traverse la personne et (ou) ses descendants, sous forme de symptômes physiques (maladies), sensoriels (hallucinations), dans des passages à l'acte (répétition d'un meurtre ou de son équivalent), ou sous forme de souffrance morale intense en rapport avec le vide (dépressions mélancoliques).

Je crois que c'est la *danse contemporaine*, associée à mon chemin en *psychanalyse*, pratiques conjointes et étroitement liées, qui m'a donné mes premiers repères pour aborder un travail où les outils classiques de la psychanalyse ne fonctionnaient pas. (Outils basés sur la neutralité bienveillante de l'analyste, et sur l'analyse des processus de langage et des rêves, visant à lever le refoulement.)

Mais c'est en cheminant avec des enfants ayant subi des atteintes précoces du corps – maladies graves nécessitant des hospitalisations d'autant plus longues que le temps de l'absence s'étire bien autrement chez le tout-petit que chez l'adulte, maltraitances entraînant des placements parfois multiples – que j'ai entendu, pour la première fois, une *théorisation de l'impossible à dire*. Là où bien des discours n'évoquaient que de l'innommable, sans proposer vraiment de suite dans l'élaboration, une absence de mots suivie d'un point final dans l'aire thérapeutique. Enfants aux prises avec des morceaux éparpillés, images, sensations d'un corps de bébé porté, lâché, percé, frappé. Mais surtout, isolé. Coupé des mots, de cette attention portée à une personne particulière, de ces soins donnés avec son corps et son cœur, à partir de son histoire, en toute subjectivité. Coupé de ces mots chargés d'affects, qui, adressés à un enfant, lui permet-

---

1. Ces thèmes sont développés dans le séminaire de F. Davoine et J.M. Gaudillière, *Folie et lien social*, à l'EHESS.

tent d'inscrire ce qui lui arrive dans son histoire, c'est-à-dire, dans l'histoire d'une relation.

Ce qui les habite, images, flashes, fragments moteurs ou sensoriels décousus, aucune de ces perceptions ne peut s'inscrire dans une relation, donc dans le temps et dans un récit. Et ce, quelle que soit l'information objective donnée par ailleurs sur les événements du passé. Vécu de corps éclaté, morcelé. Temps suspendu. Absence d'autre. Solitude absolue, empreinte de terreur, d'obscurité, de glaciation, de détresse. Apparemment inaccessible.

La lecture d'écrits de Survivants, rescapés des camps de concentration, publiés pour la plupart après une cinquantaine d'années, est venue me toucher en ce lieu sensible des questions à l'œuvre.

Tout comme l'ont fait les peintures de Zoran Music, ou certaines compositions musicales d'Olivier Messiaen, de Iannis Xenakis ou du groupe Art Zoyd, dont je ne parlerai pas ici.

C'est de ce travail autour de l'indicible, autour d'une impression de béance entre les affects, fragments de ressenti inaccessibles à quelque lien que ce soit, que je vais tenter de parler. De ces espaces à créer, aux confins de l'horreur, au bord du néant, afin de *remettre le temps en marche*.

## **Les effets d'une telle catastrophe**

### *Une coupure radicale et un défaut de maillage*

J'établirai des liens entre les histoires de différents patients, enfants battus ou violés, soumis à la loi du plus fort, à la loi de ceux qu'ils nomment « Les Grands ». Abusés tant par le corps, pris comme chose, vécu comme viande, que par les mots : ceux de cette désignation ambiguë des adultes, et ceux d'après les actes, mots absents ou ordonnant le déni (« c'est rien »), ou bien encore objectivant les faits en des déclarations, dépositions qui, ignorant l'intime et situées hors du champ de la pudeur, effacent l'irréductible singularité d'un vécu, et redoublent parfois la honte. Des mots qui viennent renforcer le silence fracassant de l'acte, et produire (à coup sûr ?) un effet de coupure radicale d'avec le reste (la vie, les autres, ce qui est relié).

Des enfants. Quel que soit l'âge de leur état civil. Il est un champ où le temps s'est arrêté. Dans l'analyse, parfois intelligents à l'extrême, brillants, ils parlent de tout autre chose, ils cheminent même dans d'autres registres. Et puis, à côté, il y a ce qui est arrivé. Factuel. Intact. Présent. Énoncé tel quel, en pleine lumière. Enclavé. Ni altéré par le temps, ni travaillé par le langage, non transformé par le refoulement, inaccessible à l'oubli.

Lorsque je reçois cette femme, mûre, intelligente, très cultivée, elle est prise aux rets d'une relation amoureuse, où la souffrance seule apparaît quand elle subit d'inraisonnables exigences tyranniques et humiliantes. Mais c'est bien la petite fille en désarroi et en dépendance que j'entends d'abord, petite enfant démunie, exposée, livrée au pouvoir exorbitant d'un autre sur elle. Petite enfant sans lien avec la femme qui accumule dans le champ social performances extrêmes et réussites exceptionnelles, reconnues nationalement et même internationalement, tant sur le plan sportif qu'intellectuel. Jamais elle ne trouve paix ni appui dans ses succès, jamais elle n'en goûte la moindre restauration narcissique, ni le moindre effet d'une reconnaissance qui pourrait se faire ébauche d'inscription. Les performances semblent bien ne relever que de la nécessité, toujours répétée, de s'affronter physiquement à l'épreuve, et de rencontrer une angoisse intense, revécue à chaque fois. La femme en elle ne comprend pas pourquoi elle ne parvient pas à quitter le tyran, que d'ailleurs elle n'aime ni n'estime plus, dont elle ne dépend sur aucun plan matériel, avec lequel il n'y a pas signe non plus de fantaisie sexuelle aboutissant à un plaisir manifeste.

J'entends qu'auparavant, en un même (?) temps, il y avait eu des coupures réelles infligées au corps, automutilations dans une solitude sans fond.

Encore avant, dans l'enfance, des viols répétés par un adulte proche et estimé des parents (et qui l'est resté après qu'elle leur eut révélé les faits...), ne constituent pas le seul élément meurtrier. L'utilisation des mots, faite par un parent, dans le registre de la perversion, a pesé son poids de menace de mort pour le sujet : paroles reprises et déformées, manipulées entre déni et mensonge, utilisées aux seules fins d'un profit égocentrique, où ne se posait manifestement pas la question du vécu de l'enfant et des conséquences pour elle, tant sur le plan matériel que psychologique. Un usage de la parole où la trahison était monnaie

courante, où l'utilisation de ses propres dires dévoyés la ravalait au rang d'objet, qui, parmi d'autres, servait une cause qu'elle n'avait les moyens ni de repérer, ni de comprendre. Et encore moins de quitter, tant étaient prégnants les enjeux affectifs, souvent à la limite du chantage.

Dans ce travail analytique, pas de résurgence des souvenirs. Tout est là, intact, précis, inoubliable. Ce que nous rencontrons, c'est une impossibilité à intégrer une part d'être dans une histoire. Un clivage, ou plutôt une béance, tout à la fois moyen de survivre au traumatisme, dont l'actualité, constante, s'ouvre sur le risque de mort, d'anéantissement du sujet, et gouffre où la raison, voire la vie, s'égarer. Cette béance, en rapport avec un défaut de liens, de maillage qui permettrait que cette part enkystée soit prise dans les jeux de langage et les enjeux symboliques, a directement à voir avec une incompatibilité des affects entre eux.

### *Une souffrance blanche*

Ce qui me frappe (et c'est bien là le mot qui s'impose), en écoutant des enfants ayant subi dans le réel des sévices corporels avec effet d'effraction, c'est, dans un premier temps, l'absence de liens repérables avec quoi que ce soit de significatif : pas d'associations, et, souvent, cet apparent détachement lors de l'énonciation des faits, qui a lieu sur un mode strictement informatif. Il y a un effet de coupure entre un récit objectif, neutre, et le corps qui pâlit, ou tremble... Sont absents ici d'autres registres de mots, qui évoqueraient des émotions, des images, *les mots de la subjectivité ont disparu*. Il y a, après l'effet de sidération probable, ce que j'appellerais une souffrance blanche.

Axel a 7 ans, et les séances se déroulent identiques, la même chaque semaine, pendant plusieurs mois, me laissant à chaque fois ce sentiment d'impuissance, de vide, d'échec aussi... Je le recevais depuis peu quand c'était arrivé. J'avais été mise au courant par une éducatrice, qui m'informait également de son placement chez une assistante maternelle, et d'une procédure judiciaire en cours. Quand je le revois, il n'a qu'une seule phrase : « i' m'a mis sa bite dans le cul. » Phrase concise, sans ombre. Un ton détaché, très froid. Une souffrance blanche, glaciale, la pâleur de la peau, et puis le vide. Pas d'associations, rien. Rien qu'une absence. Échec total de mes pauvres tentatives pour l'inviter à en parler. Acquiescement distant, poli peut-être, étranger plutôt, à mes essais pour

qualifier l'acte. Il est retiré, retranché de la relation... Il m'évoque une plage à marée basse... De l'un à l'autre les mots s'envolent, mais ne font pas rencontre.

Ensuite, il vient toujours avec beaucoup d'élan, de chaleur. À chaque séance, il prend le (mon ?) rôle du docteur, avec son bureau à côté du mien, et les accessoires de la fonction : outre le stéthoscope, les mêmes objets d'écriture que les miens, en double, disposés de façon identique. Il pose également le baigneur sur mes genoux (« un bébé » dit-il), que je me surprends parfois à tenir et à garder comme un vrai, pendant toute la durée de la séance où rien ne se dit, au sens où rien, des mots, n'accroche vraiment, ni chez lui, ni en moi... Il attend, écrit, jambages ou esquisses de lettres, il est toujours d'accord pour répondre gentiment (patiemment ?).

Il me faudra du temps, et, chez moi, un épisode de désarroi très fort lors d'un groupe de travail (j'y reviendrai), pour que quelque chose se mette en mouvement avec Axel, pour que des ponts transférentiels nous permettent de retrouver les chemins d'un langage qui ne soit plus langue étrangère, vidée de sa substance, désincarnée. Ce n'est qu'après une chute hors du langage, après cette expérience revécue de déliaison lorsque je voulus débattre avec d'autres analystes de ce petit garçon, que je pris conscience de ce que je faisais, sans même m'en rendre compte, avec la poupée déposée sur mes genoux : je l'asseyais le dos calé contre mon ventre, une main pour la maintenir, toujours, et puis, à mon insu, je lui caressais les cheveux... Comme si mon corps, lui, savait quelque chose, disait...

Quand j'ai revu Axel, après cet épisode, il a dessiné : Un bonhomme minuscule, à peine visible sur la grande feuille blanche. Il l'a entouré d'un carré bien tracé, juste à ses dimensions. Puis il en a entièrement colorié l'intérieur en vert foncé, rendant ainsi le bonhomme invisible. Je reconnaissais sa pâleur et le léger tremblement du menton qu'il avait eu quand il m'avait dit, de façon si concise, ce qui lui était arrivé. « Il est gelé », me dit-il.

### *Une impossibilité d'inscrire*

Reprenant le concept avancé par Françoise Davoine (1992) dans *La folie Wittgenstein*, je parlerai de choses « retranchées » pour évoquer ce qui



est resté « inaccessible aux lois du langage, au refoulement, au dire du symptôme névrotique ». Ces choses retranchées pourraient être des choses perçues avant le langage, dans les tout premiers temps de la vie, ou dans des conditions traumatiques telles qu'elles touchent à l'inimaginable, au sans mot, à une horreur qui jouxte l'innommable, en tout cas inaccessibles aux jeux du langage.

« L'opération de retranchement ne permet pas à l'événement traumatique d'être refoulé, et par là même de s'inscrire dans le champ d'une relation, d'être inscrit dans le passé. » Il reste, toujours au présent, bloc immuable, entier et inaltéré, totalité qui traverse, intacte, les générations. Là où « l'outil de la nomination » est abîmé, inopérant, quelque chose ne peut advenir, qui reste entre la vie et la mort, dans les limbes de la non-inscription, et, dans ce monde fantomatique, pris dans la menace effrayante de l'effacement. Quelque chose crie de la douleur de ne pas pouvoir s'inscrire, et insiste, frappant le reste de l'existence, les autres expériences, du sceau de l'inconsistance, voire de l'irréalité. Pour celui qui est pris, absorbé, et parfois même englouti, dans ces zones où errent les âmes en peine, « le fondement de son existence n'atteint jamais ce niveau d'évidence que connaît le sujet pour qui le monde environnant est en correspondance avec le monde intérieur » (Zajde, 1995). Rien n'est jamais ancré, acquis une fois pour toutes. Ce qui, dans la vie ou dans l'analyse, est trouvé, vécu, se présente toujours comme une trace incertaine, effaçable.

### **Comment travailler en rapport avec ces choses retranchées, hors des jeux du langage, quand « l'outil du nom » est cassé ?**

« Ce qu'on ne peut pas dire, on ne peut que le montrer », écrit F. Davoine. On peut montrer quelque chose qu'on ne peut imaginer, mais qu'on a enregistré. Montrer à travers des perceptions, illusions ou hallucinations, ou par des actes, parfois délirants, où se donnent à voir, plus qu'à entendre, des thèmes sans cohérence narrative. La quête dans le bureau de l'analyste se présente alors souvent comme la recherche désespérée d'une cohérence, de liens. Il s'agirait presque de tenter de (et souvent d'échouer à) dire des perceptions qui surgiraient à l'état brut, sans support d'objet, isolées, éparpillées, réveillées par une impression

venue de l'extérieur. Lorsqu'il surgit, le délire serait alors à entendre comme une tentative thérapeutique inconsciente pour organiser ces impressions, en leur trouvant un support, en tentant de les associer. « Mais ce n'est que lorsqu'elles auront trouvé quelqu'un pour les entendre, les accueillir, et les écrire dans le champ du transfert, qu'elles pourront trouver place dans une histoire, voire dans l'Histoire » (Gaudillière, 1997-1998).

Dans ce travail, il ne s'agit pas de lever l'amnésie, le refoulement, de procéder à un dévoilement. Au contraire, même aveuglés parfois par la lumière trop crue de phrases sans ombre, il va nous falloir tenter de revoiler. Ou, plus exactement, nous allons devoir tisser un voile, ensemble, chacun sa partie – chaîne et trame –, afin que ce qui a été enclavé, soustrait aux jeux du langage et au refoulement, puisse être repris dans un maillage de mots articulés aux enjeux pulsionnels, liés au corps. Alors, risquant moins d'être effacé, cela pourra-t-il peut-être se laisser oublier un peu et ne plus nécessiter un tribut si lourd, constamment requis, pour lutter contre l'anéantissement, la mort du sujet.

« Interpréter » ne pourra ni suivre la piste d'éventuels liens de causalité, ni même ponctuer, par la recherche de quelque métaphore ou métonymie, le langage n'étant plus un outil opérant. « Quand le temps est suspendu, il ne peut plus y avoir de notion de successivité, de causalité, ni de métaphore » (Gaudillière, 1997-1998). Il s'agira de *donner forme, souffle, et corps*, à ce qui ne génère que déliaison et glaciation. Interpréter, certes, au sens musical ou théâtral du terme, jouer (et surtout pas « se jouer de »), mais avant tout *créer, des liens, des histoires qui remettent le temps en marche*.

À TRAVERS DES EFFETS DE CORPS,  
UNE QUÊTE D'ADRESSE  
ET D'UN LIEU POUR INSCRIRE

